

town, le long de la rivière Gatineau qui se décharge dans l'Ottawa, deux colonies de Canadiens, composées d'une trentaine de familles, formant déjà une population de près de 250 âmes. Elles ne sont séparées l'une de l'autre que par une distance de quatre à cinq lieues. Mon étonnement ne fut égalé que par la surprise de ses pauvres gens de voir deux prêtres au milieu d'eux.

Ces établissements isolés et lointains, formés par nos compatriotes, sont bien rares ; et on en donne plusieurs raisons. *Les Canadiens n'aiment pas à perdre de vue le clocher de leur Église* : c'est un proverbe ; et des hommes, au cœur de glace, vous disent froidement : " *C'est un vice d'éducation ! . . .*" Mais moi, je vois, dans ce sentiment, la présence de la plus touchante vertu que l'Évangile a mise au cœur de l'homme : l'amour, la divine charité, qui nous unit à nos frères. Le Canadien ne se séparera jamais de ces objets, sans un déchirement cruel, dont il cherchera toujours à éloigner l'époque ; et, personne ne peut lui en faire un crime.

Les Canadiens aiment leur clocher ! oui, disons-nous à ceux sur les lèvres desquels, ces paroles ne sont qu'une froide ironie ; mais savez-vous pourquoi ? Ah ! c'est qu'autour du clocher viennent se grouper en foule les mille et mille souvenirs des plus saintes, des plus véritables joies qu'il ait jamais été donné à l'homme de goûter sur cette terre de souffrance et de larmes ! . . . Le Baptême, qui lui ouvrit les portes du ciel, et le fit enfant de Dieu, . . . la première communion, cette époque d'inexprimable bonheur, dont Napoléon lui-même, sur son rocher de St. Hélène, disait à ses amis étonnés : " *Savez-vous quel est le moment de mon existence dont je me rappelle le souvenir avec plus de plaisir et de bonheur ? Savez-vous quel a été le plus beau jour de ma vie ? c'est celui de ma première communion ! J'en mets les joies au dessus de celles de Barenge, d'Austerlitz et d'Iéna ! . . .*" Le clocher rappelle les belles et incomparables Fêtes de l'Église, Pâques, Noël, la Fête-Dieu, le chant des joyeux cantiques, . . . la chaire, d'où découle la parole de vie, l'autel qui apparaît tantôt, comme nos mystères, voilé par un nuage d'encens, tantôt brillant de lumière, éclatant d'or ; puis le prêtre, revêtu des mystérieuses livrées du Christ, et levant les mains vers le ciel ! . . . Le clocher rappelle le grand et sublime spectacle de tout un peuple de frères qui s'entraiment et promettent de s'aimer toujours, humblement prosternés aux pieds du même autel, pour conjurer le Père Commun de pardonner à ses faibles enfants et de les bénir.

Le Canadien, comme tous les peuples catholiques a compris que *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Et, cette nourriture de l'âme, il en connaît la douceur et la vertu ; cette vie de l'intelligence, il en a goûté les mystérieuses et ineffables délices ; et il craint de la perdre cette nourriture, (et avec de bonnes raisons), en s'éloignant de son clocher. Et, lorsque forcé de fuir les lieux où il a trouvé vie et bonheur, si, jetant un dernier regard sur son clocher, je le vois essayer quelques larmes, je respecterai sa douleur : . . . et malheur à celui qui ne la comprendra pas ! . . . En vérité, celui-là n'a jamais compris les innombrables joies de la Foi ! ! ! . . .

Ce qu'il y aurait à faire de mieux pour notre peuple, ce serait, non pas à chercher à détruire ce sentiment si beau, en excitant nos Canadiens à s'isoler les uns des autres, mais bien plutôt d'organiser un plan régulier d'émigration. Il faudrait former une société capable d'acheter quelques uns de ces vastes lots de bonnes terres, qui sont encore incultes, pour les céder à des prix aussi modiques que possible, à cette multitude de jeunes gens qui ne peuvent plus trouver de place ni d'emploi dans nos paroisses. En quittant le toit paternel, ils partiraient avec une troupe nombreuse de frères et d'amis ; ou bien, ils iraient rejoindre ceux qui les auraient déjà devancés. Là, la chapelle avec son humble clocher, et sa croix si éloquente au cœur du malheureux, adoucirait les rigueurs de l'exil : . . . Un prêtre accompagnerait la petite colonie, et les enfants ne seraient pas séparés de leur père. Les dimanches et les fêtes, au lieu d'être des jours d'oisiveté, d'ennui et de dépravation, reviendraient ce qu'ils étaient dans la paroisse, des jours de repos, de paix et de bonheur : l'enfant aurait eu sous ses yeux le tableau de ses devoirs ; l'époux aurait appris ce qu'il doit de dévouement et d'amour à sa femme, et celle-ci saurait mieux rendre heureux son mari, et élever ses enfants ; enfin tous connaîtraient, accompliraient mieux leurs devoirs, et le fardeau de la vie redeviendrait doux et léger.

Oh ! si nos hommes éminents par leur fortune, leurs talents, leur influence, et, surtout, par leur amour pour leur pays, voulaient un peu s'occuper de ce projet, le mettre à exécution, que de bien ne feraient-ils pas ? Eh ! si on veut que le Canada reste aux Canadiens, il est temps d'y songer. . . . Car, tandis que, tous les ans, une multitude d'étrangers viennent s'établir dans nos plus riches townships, le pays perd la fleur de sa jeunesse, qui s'épuise dans les chantiers, ou va chercher fortune aux États-Unis, où elle ne rencontre le plus souvent que misère avec la perte de ses mœurs et de sa foi.

Il m'est impossible de vous donner une idée de l'allégresse générale qui se répandit dans nos deux petites, mais bien intéressantes colonies, à notre arrivée. . . . Ces pauvres gens n'avaient pas vu de prêtre depuis deux ans. . . . En un instant, ils nous environnent, ils nous bénissent de nous être rendus jusqu'à eux, et ne savent comment assez exprimer leur reconnaissance et leur joie. . . . Ici, c'est une jeune mère qui nous présente un nouveau-né, pour que nous le baptisions ; là, c'est un couple heureux, environnés de nombreux et joyeux enfants, qu'ils nous amènent, pour que nous les instruisions ; plus loin, c'est un groupe de bons et vigoureux jeunes gens qui nous conjurent de les confesser. . . . Tous n'ont qu'une voix pour nous crier : " *C'est*

le ciel qui nous amène parmi vous ; ayez pitié d'un pauvre peuple privé depuis deux ans de tous secours religieux ; ne nous quittez pas avant de nous avoir réconciliés avec le bon Dieu.

Il nous était impossible de nous refuser à de pareilles prières ; nous nous décidâmes à leur consacrer quinze jours. . . . Mais je puis vous dire que ces quinze jours ont été quinze des plus beaux jours de notre vie. . . . Nous y avons travaillé sans relâche : car après leur avoir donné plusieurs instructions, et avoir entendu leurs confessions toute la journée, sur le soir, nous nous acheminions vers quelques chantiers du voisinage, où nous passions la nuit à instruire et à confesser les jeunes gens ; il fallait être de retour vers cinq heures du matin ; de sorte que bien souvent, c'était la *cariole* qui nous servait de lit, et les nuages d'un ciel de janvier étaient nos rideaux. . . . Mais l'excès de lassitude, ou plutôt, la pensée des grâces que le bon Dieu répandait sur nos faibles travaux, nous faisait trouver doux et suffisant, le court sommeil que nous prenions sur ces lits improvisés, au grand air. . . . Il n'est pas besoin de vous dire que tous se sont confessés, et que presque tous ont eu le bonheur de communier.

Enfin, mon cher Père, nous voilà de retour, après trois mois de travaux et de fatigues telles que j'ai encore de la peine à comprendre comment nous avons pu ne pas y succomber. Mais c'est que les consolations et les indéfinissables joies que Notre Seigneur fait couler dans l'âme du missionnaire, donnent véritablement des forces au corps.

Nous n'avons qu'une peine au cœur ? c'est de n'avoir pu visiter tous nos chers jeunes gens, quoique nous nous soyons multipliés et que nous ayons souvent travaillé jour et nuit ; nous n'avons pu visiter qu'environ 30 Chantiers, et il y en a à peu près 200 ! . . . Il aurait fallu huit missionnaires, et nous n'étions que deux ! Les ouvriers manquent ; et voilà ce qui nous désole. La moisson est pourtant bien mûre, riche et abondante ! . . . Ah ! si tant de jeunes gens qui font en ce moment leurs études dans nos différents collèges, comprenaient ce qu'il y a de bonheur dans une vie comme la nôtre, usée à la gloire de Dieu et au salut de ses frères ; assurément ils écouterait la voix de Dieu, la voix de leur cœur même, qui leur disent, au moins à plusieurs, de venir s'unir à nous, pour nous aider à gagner des âmes à Jésus-Christ.

A peine suis-je arrivé des Chantiers, que je reçois l'ordre de repartir pour une mission non moins pénible et qui offre plus de dangers. Je veux parler des missions de Warmontaching, Akkitan lach, et Mikiskan, que j'ai déjà visitées, l'an dernier, avec tant de consolations. Ces pauvres Sauvages m'attendent, et si je ne me noie pas, comme un de ceux qui m'a précédé dans cette mission, le pieux et zélé M. Harper, je serai au milieu des tribus du Nord, à environ 200 lieues d'ici, lorsque cette lettre vous parviendra. Je vais faire cette mission avec autant de diligence que possible ; car il serait bien important que je fusse de retour, lorsque nos jeunes gens descendront avec leurs cages. . . . J'irais alors rejoindre le R. P. Durocher à Bytown ou à Québec ; sans cela le fruit de notre mission des Chantiers est en partie perdu. Car figurez-vous ces cinq à six mille jeunes gens, qui arrivent ensemble dans des villes où mille séductions les attendent et leur sont préparées depuis longtemps ; s'il n'y a pas là des prêtres dévoués, qui, à force de sacrifices et d'amour aient d'avance conquis leur estime et leur respect, pour les recevoir entre leurs bras, comme une mère qui arrête son enfant au moment où il va tomber dans un abîme, que vont-ils devenir ? Ils ont passé dix mois dans les plus dures privations, et les voilà tout à coup environnés de toutes les séductions ; ils n'ont pas touché un sou depuis près d'un an, et les voilà possesseurs de £40 à 50 ; cet argent, cet or qui tombent entre leurs mains, ils en sont presque embarrassés ; comme tous les jeunes gens sans expérience, ils s'imaginent que *ça doit toujours durer*. . . . Une foule d'amis, de parents les entraînent chacun de leur côté. . . . Mille portes leurs sont ouvertes, et étalent à leurs yeux les séduisants appas des plus irrésistibles passions ; mille vautours affamés les suivent comme une proie facile. Depuis le gros marchand de drap, jusqu'au vendeur de bière, chacun leur tend une main d'ami, chacun les appelle et leur dit : " *Venez, entrez chez nous ; nous avons tout ce que vous pouvez désirer.*" Et le pauvre jeune homme, sans défiance, ne sait refuser ; il veut tout voir, il veut goûter à tout, il ne peut rien refuser de ce que son cœur et ses passions désirent. " *Ne faut-il pas se dédommager un peu de ses longs jours de travaux et d'esclavage au fond de la sombre forêt ?*" C'est là son refrain. Ils vont plonger ses lèvres au fond de toutes les coupes qu'on lui présente. Sa tête s'exalte ; il ne regarde plus ce qu'il donne au *charretier* ; seul, il veut payer pour tous ses amis au comptoir de la cantine ; c'est le drap le plus fin, le plus cher qu'il lui faut ; les nuits s'écoulent, sans qu'ils s'en aperçoivent, à la table, aux jeux de cartes ou de billard ; le jour l'y surprend. . . . Pour étouffer les regrets des sombres *énormes* qu'il a perdus, il court à l'auberge ; . . . il s'enivre, et comme dans un rêve de bonheur, il s'endort. . . . Mais le réveil est terrible ; l'affreuse vérité lui apparaît dans sa désolante nudité. . . . et cette fois, il ne peut la repousser. . . . Les sueurs de dix mois de travaux surhumains ont été perdues ! et il ne sait comment. . . . il ne lui reste plus rien. . . . que le souvenir et la honte de ses folies ! ! ! . . .

Mais tel n'est pas le cas lorsqu'il y a un prêtre sur les lieux ; sa présence seule éloigne la légion des tentateurs ; il montre le danger, il arrête, il retient sur le bord du précipice. Les conseils donnent des